

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: *Pagination continue.*

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Naturaliste Canadien

Vol. XVII Cap Rouge, Q., Novembre, 1887 No. 5.

Rédacteur : M. l'abbé PROVANCHER.

Ne voulant pas retarder davantage le récit de notre excursion au lac St-Jean, nous en poursuivons la suite à l'exclusion de toute autre matière.

PRIMES

Les deux primes du mois d'août, N° 30 et 312 n'ont pas encore été réclamées.

SEPTEMBRE, NUMÉROS GAGNANTS.

- 1ère Prime.—*Cassia rufa*, Lin. Casque rouge....No. **171**.
 2e " —*Cypræa lynx*, Lam. Porcelaine
 lynx.....No. **315**.

OCTOBRE, NUMÉROS GAGNANTS.

- 1ère Prime.—De Québec à Jérusalem.....No. **59**.
 2e " —*Cassia testiculus*, Lam. Casque
 bonnetNo. **81**.

N. B. — L'abonné ayant l'exemplaire portant l'un ou l'autre de ces deux numéros écrit en crayon bleu sur la première page de la couverture, et ayant payé son abonnement d'avance, devra réclamer l'objet dans les deux mois de cette date, et envoyer des timbres pour affranchir le postage.— Voir sur la couverture.

EXCURSION DE LA PRESSE AU LAC ST-JEAN

(Continué de la page 63)

Ce n'était pas là la table de Lucullus, mais nous avions un appoint qui faisait souvent défaut au gourmet Romain, et qui toujours a été considéré comme le meilleur des assaisonnements, c'est la faim. Aussi, proclamons-nous que le hareng de la Rivière-à-Pierre vaut le saumon de Gaspé, est que jamais pommes de terre n'ont eu plus de saveur. Pour compléter notre bonne fortune, voilà que l'active fille de céans nous apporte des œufs avec d'excellents pâtés aux pommes; que pouvait-on désirer de plus? Et ce qu'il y avait de non moins agréable dans toute l'affaire, c'est que nous pouvions jouir de tous ces avantages sans bourse délier, nos généreux conducteurs ayant pourvu à tous ces détails.

Parfaitement remis, nous reprenons le train qui s'ébranle aussitôt pour continuer sa course. Sans tarder le garçon de service se met à transformer notre salon en dortoir, et les pétuniers avaient eu à peine le temps de consumer une pipe ou de brûler un cigare, que chacun prenait possession du lit qui lui était assigné. Le No. 6 nous était échu, et nous le trouvâmes aussi bon comme lit, que nous avions trouvé excellente la table de l'hôtelière de la Rivière-à-Pierre.

Nous avons eu à peine connaissance du trajet de la nuit, et le matin, lorsque nous écartâmes le rideau de notre fenêtre, nous reconnûmes que nous étions encore en pleine forêt, forêt plane et peu diversifiée, se composant presque uniquement d'épinettes fort longues mais de faible diamètre, à branches courtes et toutes rabattues. Le sol, à en juger par les légères tranchées de la voie, nous parut, sans être de première qualité, pouvoir être utilisé pour la culture, lorsque dans la suite, les endroits plus avantageux auront d'abord été occupés.

Mais voici que se présentent à notre gauche, à quelques pieds seulement de la voie, trois ou quatre cabanes en bois ronds qui constituent la station du lac Bouchette, terminus actuel du parcours des chars.

Un nombre considérable de voitures sont là éparpillées à travers les souches, attendant notre arrivée, ainsi que celle de l'autre train qui ramenait les visiteurs de l'exposition. On nous invite à aller prendre le déjeuner à l'une des maisons, et comme nous ne sommes plus au vendredi, nous y trouvons des tables chargées de viandes diverses, délicatement apprêtées, pouvant satisfaire les goûts mêmes des plus exigeants. Nous reconnaissons encore là la délicate attention de M. Cressman, le surintendant de l'entrepreneur M. Beemer, qui n'a rien omis pour nous rendre le trajet aussi agréable que possible.

Nous mangeons comme des Gargantuas, car il est déjà 9 h. passées, et aussitôt, sur l'invitation de M. Bragg, qui joint à sa qualité de journaliste celle de photographe amateur, nous nous groupons à travers les souches en face de la cabane, et son instrument nous saisit sur le vif.

Comme nous savions que l'autre train ne tarderait pas d'arriver, nous nous décidons à nous mettre aussitôt en route pour franchir les 21 milles qui nous séparaient encore de Roberval. Nous avons à faire quatre milles dans une route toute nouvelle, pour prendre l'ancien chemin au 7e rang de la paroisse de St-Louis de Métabetchouan. Quelques-uns redoutant les cahotements de cette nouvelle route, préférèrent franchir cette distance en marchant sur le remblai de la voie ferrée, déjà nivelée jusqu'à 5 ou 6 milles plus bas.

Quatre milles à pied, mais ce n'est qu'une petite marche ordinaire, disaient nos piétons ; cependant, lorsqu'ils nous rejoignirent au 7e rang, tous s'accordaient à dire que les milles du Saguenay n'étaient pas de même mesure que ceux de Québec, et tous aussi se déclaraient rassasiés de la marche.

Nous reprenons tous les voitures et poursuivons notre

route en descendant vers le lac. Nous suivons un chemin déjà ancien à travers les concessions de la paroisse de St-Louis. Le terrain est ici montueux, et d'assez bonne qualité, quoique généralement de terre légère. Les moissons, dont une partie seulement est encore enlevée, ont une bien belle apparence.

Poursuivant toujours notre course, nous gravissons une petite colline du haut de laquelle nous apercevons le lac dans toute son étendue ; tout près de nous se trouve l'église de St-Louis, ayant en face une pointe qui se prolonge au loin dans le lac et qui a valu à cette paroisse le nom vulgaire de Pointe-aux-Trembles, en raison des peupliers-trembles dont elle était couverte. A notre gauche, nous voyons les files de fermes et de maisons bordant le lac tout près de sa rive, jusqu'à l'église de Roberval et au delà, où la vue se perd en confondant la masse liquide et bleuâtre avec les rives abaissées qui la bordent.

A cette vue, une exclamation de surprise s'échappe de toutes les bouches : mais c'est une mer, une véritable mer ! Quel coup d'œil enchanteur ! Qui croirait à un endroit nouveau ? Cet horizon lointain qui se confond avec le firmament, cette onde tranquille qui a l'air de se délecter en se laissant pénétrer par les rayons du soleil, brillant alors de tout son éclat, ces cultures si considérables, ces constructions rurales dénotant l'aisance malgré leur simplicité, tout nous reporte ici à nos anciennes paroisses des bords du St-Laurent.

La route bientôt touche à la rive même du lac, et la longe en contourant ses baies et en coupant quelques pointes pour se rapprocher d'avantage de la ligne droite.

Nous traversons la rivière Ojatchouan sur un pont auquel est adossé un moulin avec sa digue. La rivière ici s'est frayé un lit à travers d'énormes assises de calcaire, qu'elle a creusées presque perpendiculairement, et moins d'un mille à notre gauche, nous la voyons s'échapper d'une hauteur de plus de 200 pieds, par une cataracte des plus gracieuses, simulant, par ses flots poudreux et écumeux, une nappe de neige attachée au rocher

et limitée sur ses côtés par la verdure d'arbrisseaux lui servant de bordure.

Il était près de 4 h. lorsque nous nous trouvâmes réunis au presbytère de Roberval. M. le curé Lizotte avec son vicaire M. Tremblay nous firent l'accueil le plus empressé et nous invitèrent à prendre un léger goûter avant de nous remettre en voiture pour aller à la Pointe-bleue, à quatre milles plus loin, où nous devons prendre le souper.

Nous nous remettons donc aussitôt en marche et suivons encore la route qui borde la rive, à quelques pieds seulement au-dessus de la grève, car le lac est à peu près ici sans côte pour le border.

La Pointe-Bleue est sur la réserve des Montagnais qui ont ici une lieue carrée de terrain. Nous visitons leur chapelle et nous nous rendons à leur maison d'école, superbe bâtisse dont une partie sert d'hôpital. C'est là que dans une salle magnifiquement décorée, nous prenons un somptueux repas que préside M. le curé assisté de M. Donohue le maire de la paroisse. On ne laisse pas la table avant de boire à la santé de nos hôtes, M. le Curé, M. le Maire, M. Latour le secrétaire, qui n'ont rien épargné pour nous faire une telle réception. Ces santés sont accompagnées de remarques convenables, et nous laissons de suite la table pour permettre aux enfants des bois réunis là de se régaler à leur tour.

Il faut sans plus tarder songer au retour à Roberval, car c'est là où nous devons passer la nuit. Une partie revient en voitures, et les autres, armés de torches, montent dans des canots d'écorce, où, par de gaies chansons, ils soutiennent le courage des rameurs qui les conduisent.

Mais c'est une véritable fête qui nous attend à Roberval ; les maisons sont illuminées, le canon gronde, et des centaines de lampes vénitiennes font du presbytère un vrai palais de fées. La paroisse presque entière est rendue sur le lieu, et fait escorte au maire qui présente à la presse une adresse des plus

sympathiques et des plus cordiales. Des réponses convenables lui sont faites, et vers les 11 heures, chacun se retire, enchanté de sa journée, au logis qui lui a été assigné, les habitants les plus aisés du village ayant offert avec empressement leurs demeures pour héberger quelque visiteur.

Il avait été réglé que nous irions le lendemain entendre la grand'messe à S. Prime à 11 h., car M. Belley, le curé de S. Prime, étant absent, le curé de S. Félicien, M. Girard, venait chanter là une seconde grand'messe.

Nous disons notre messe à 7 h., à laquelle assistent plusieurs de nos compagnons. MM. Mineau, Lippens et quelques autres montent à l'orgue, et nous régalaient de chant et d'une excellente musique tout le temps du saint sacrifice.

A 8 h. nous prenons les voitures pour nous rendre à S. Prime. Nous suivons la même route que la veille allant vers la Pointe-Bleue, mais nous nous arrêtons à une dizaine d'arpents de l'église pour saluer en passant les Ursulines de Québec, qui ont ici un établissement déjà très florissant et d'un plus grand avenir encore. Leur maison est tout près de la rive du lac, dans un site des plus enchanteurs. Comme les bonnes Sœurs possèdent ici un vaste terrain, elles peuvent, tout en s'isolant pour se livrer à leurs exercices de recueillement et de piété, offrir encore des amusements variés pour leurs élèves, promenades dans leurs champs et sur la rive du lac, excursions sur le lac même etc. Quoique cloîtrées, les filles de Ste-Ursule jouissent ici de certains privilèges que ne possèdent pas leurs compagnes habitant des villes, elle peuvent, par exemple, suivre leurs élèves dans leurs promenades sur leur terrain, faire des tours de chaloupe vis-à-vis leurs propriétés, etc.

La maison qu'elles occupent étant déjà trop petite, on est à en construire une nouvelle de vastes dimensions. L'édifice à quatre étage, mesure, y compris la chapelle, 120 pieds de long sur 45 de large, et est susceptible de recevoir encore des ailes supplémentaires, lorsque le besoin s'en fera sentir. Le mur qui

est en belle pierre d'une carrière tout près d'ici, s'élève déjà au-dessus des fenêtres du deuxième étage, et doit être terminé bientôt.

Mais nous reprenons nos voitures et poursuivons notre route.

Arrivés près de la réserve des montagnais, nous tournons le dos au lac, et nous nous dirigeons directement vers le nord. Des deux côtés de la route, nous voyons des grains de la plus belle venue, soit encore sur pied, ou rangés en quintaux pour les mettre à l'abri des accidents atmosphériques. On paraît comprendre ici, mieux que dans la plupart de nos anciennes paroisses, qu'après avoir rudement travaillé pour s'assurer une bonne récolte, il ne faut pas risquer d'en perdre tout le fruit en négligeant une précaution peu coûteuse et des plus faciles. Nous ne voyons nulle part de javelles étendues sur le chaume.

La route en s'élevant presque insensiblement, nous amène au bout de la réserve ; nous traversons là quelques taillis, et voilà que nous nous trouvons sur le bord d'un plateau coupant abruptement une plaine unie, toute en culture, et de la plus magnifique apparence. Droit devant nous s'allonge la route à perte de vue, bordée de chaque côté de résidences propres et de vastes bâtiments de ferme dénotant la fertilité du sol qu'on cultive. Une petite élévation traversant la route à environ quatre milles de distance, nous montre l'église de S. Prime, comme trônant sur cette hauteur pour répandre de là ses bénédictions et sa protection sur les habitants de tous les côtés, car au delà nous voyons encore le rang double qui poursuit la même direction.

Mais qu'est-ce, dites-vous à notre conducteur, il nous semble entrevoir de l'eau à notre droite à travers les arbres ? — Sans doute ; c'est le lac qui est là. — Comment le lac, mais nous lui avons tourné le dos à plus d'une lieue d'ici, et nous le retrouverons là ? — Certainement, car lorsque nous avons quitté le

lac, nous étions sur une pointe, la Pointe-Bleue, et ici nous côtoyons le fond de la baie qui fait suite à la pointe.

Nos conducteurs, qui tous étaient venus de S. Prime pour nous prendre à Roberval, tenaient à nous faire apprécier la valeur de leurs coursiers, car c'était une course à fond de train que nous poursuivions. Les chemins étaient en excellent ordre, les voitures légères et solides, et les bêtes à jarets de fer, nous pouvions donc les voir s'en donner à qui mieux mieux sans avoir raison de craindre. Certains ruisseaux coupant la route par-ci par là nous donnaient parfois des descentes et des montées fort abruptes, mais ces accidents de terrain, loin de ralentir notre course, la favorisaient au contraire ; la descente s'opérait en accélérant encore le train, et quatre ou cinq sauts au galop nous faisaient franchir la montée pour continuer incontinent l'allure suivie en premier lieu.

Nous trouvons toute la paroisse réunie à l'église, mais M. le curé Girard n'était pas encore arrivé ; il arrive peu après et la messe commence aussitôt.

M. le curé nous invite à porter la parole en chaire, mais il est déjà 11 h. passées, nous lui faisons observer qu'il faudrait plutôt abréger qu'allonger l'office pour ne pas lui faire trop longtemps prolonger son jeûne, et ne pas non plus trop fatiguer les gens qui attendent ici depuis longtemps.

Ce ne sont pas seulement des gens d'esprit que nous avons pour compagnons, nous y comptons aussi des artistes, chantres, musiciens, littérateurs, poètes etc. MM. Legendre, Lippens, Morel montent à l'orgue, et aidés par un musicien du lieu, M. Marcou, clarinettiste de première force, nous font entendre des accents que ne dédaigneraient pas les dilettanti les plus exigeants de nos centres les plus en renom. M. Marcou surtout, à l'offertoire, nous donne un solo de clarinette accompagné de l'harmonium qui électrise tout l'auditoire.

Après la messe, nous nous rendons sur la galerie du presbytère où M. Maurice, le maire de la paroisse, vient nous pré-

senter une adresse de bienvenue. M. de la Bruyère y répond en félicitant les résidents sur les progrès qu'il a pu constater dans leurs établissements, car c'est la deuxième visite qu'il fait à ces quartiers. Il les engage à rester maîtres du sol en coulant sur leurs propriétés la vie libre, douce, indépendante dont jouit l'homme des champs avant tous les autres.

Pressé à notre tour de prendre la parole, nous saisissons l'occasion pour faire part à l'assemblée d'une observation qui nous a agréablement réjoui, et prémunir les auditeurs contre le danger de ne pas persévérer dans cette bonne voie : c'est l'absence du luxe. La paroisse réunie à l'église, et telle que nous l'avions encore sous les yeux, présentait en effet un coup d'œil d'une simplicité charmante.

C'était sans contredit une tenue fort convenable, mais sans ces afféteries, ces recherches déplacées qu'on voit régner partout dans nos anciennes paroisses, et qui dénotent qu'on ne comprend pas sa position. Le luxe est aujourd'hui la ruine de la plupart de nos anciennes paroisses. Chevaux, voitures, habits, ameublements, on veut briller partout sans considérer si on a les moyens de le faire. Il est facile de constater que nos cultivateurs en général mènent un train de vie qui n'est pas en rapport avec leurs ressources. On fait de folles dépenses pour la toilette et l'accoutrement, et on ne s'inquiète pas de l'établissement des enfants. Et qu'arrive-t-il ! C'est que ces enfants ne voyant aucun avenir devant eux, s'expatrient, s'en vont se louer à des maîtres étrangers pour être des mercenaires toute leur vie, au lieu de faire des *rois* sur les terres qu'ils auraient en Canada. Nous disons des *rois*, car nul plus que le cultivateur n'est indépendant de tout contrôle. Si nos cultivateurs vivaient avec l'économie et la tenue simple des cultivateurs de France, comme nous avons pu le constater dans les différentes parties du pays de nos ancêtres, ils auraient tous un coffre-fort dans leurs demeures, ou plutôt des dépôts dans les banques

d'épargne ; mais avec ce luxe qui les ruine, tout s'en va en superfluités, jusqu'à emporter souvent le fonds même.

Vous pouvez, dites-vous, avoir des beaux habits, des belles voitures, comme les avocats, les médecins etc. ; mais voulez-vous vous rendre ridicules ? Vos occupations vous permettent-elles de porter la tenue d'un homme de bureau ? Irez-vous curer vos fossés, étriller vos animaux, avec des bottes fines et des grants blancs ? Que chacun reste dans son rôle ; vous aurez beau vous affubler d'habits recherchés, si vous n'avez pas la culture intellectuelle qui convient à un homme de profession, vous n'acquerrez que le ridicule au lieu de mériter la considération, vous ne serez ni plus ni moins qu'un geai paré de plumes de paon.

Après quelques autres discours, tous écoutés avec la plus grande attention, nous nous rendons à la maison d'école, où, comme à la Pointe-Bleue, nous trouvons une salle très agréablement ornée, et des tables chargées des mets les plus appétissants et des mieux apprêtés.

Aussitôt après le dîner, nous nous rendons, sur l'invitation de M. Bragg, sur le perron de l'église, où nous nous groupons pour nous photographier de nouveau, et sans tarder nous reprenons les voitures pour nous rendre à S.-Félicien, qui doit être le terminus de notre excursion, et où, après un salut chanté à 4 h., nous devons prendre le souper chez M. le curé même, pour revenir ensuite coucher de nouveau à Roberval.

La route, comme nous l'avons dit plus haut, suit la même direction jusqu'à près de la ligne de division entre les deux paroisses, elle fait là un léger détour en traversant des taillis, les défrichements des terres ayant été commencés à leur autre extrémité. En sortant de ce taillis, une nouvelle surprise nous attend : en face de nous s'étend une vaste plaine toute cultivée, assez semblable à celle de S.-Prime, avec sa file de bâtisses de chaque côté du chemin, et à l'extrémité l'église dont nous voyons briller le clocher sur un léger coteau qui semble, du

point où nous sommes, clôt la plaine de ce côté; et à quelques arpents à notre droite, coule une rivière à travers cette plaine, mais une rivière qui l'emporte encore en largeur sur tous les tributaires les plus considérables du St-Laurent. C'est l'Aschnapmouchouan (rivière où l'on guette l'original) qui ne mesure pas moins de 14 arpents de largeur, et qui, depuis le petit rapide qu'on voit au dessus de l'église, traîne ses eaux paisibles et profondes en ligne directe vers le lac, éloigné de ce point de 10 à 12 milles environ. La plaine se continue de l'autre côté de la rivière où les fermes ont l'air tout aussi prospères que de ce côté-ci.

Les terrains d'alluvion formant cette plaine, d'une fertilité sans égale, se continuent, disent les arpenteurs qui les ont explorés, tout autour de l'extrémité Est du lac jusqu'à une profondeur de 15 à 20 lieues, ou même davantage, et sont traversés par des rivières encore plus considérables que celle que nous avons sous les yeux. C'est d'abord la Mistassini, ne mesurant pas moins de deux milles de largeur, et qui, à 350 milles à l'intérieur, prend sa source dans un lac de plus de 20 lieues longueur parsemé d'une multitude d'îles et d'îlots. Puis, plus à l'Est, la Péribouca, mesurant 3 milles à son embouchure, et recevant plusieurs tributaires qui serpentent à travers cette plaine, si bien qu'il y a place ici pour au moins 30 paroisses et même davantage.

Après le salut chanté à 4 h., une adresse fut présentée, sur le perron de l'église, par M. Roy le maire de la paroisse, et plusieurs orateurs, entre autres MM. De la Bruyère, Levasseur, Barthe, Lemay prirent ensuite la parole. M. Bragg installa encore ici ses instruments pour prendre un nouveau groupe, nous photographiant pour la troisième fois.

Pendant que les orateurs occupaient ainsi la foule, nous descendîmes sur la grève dans l'espoir d'y rencontrer des mollusques, et promenâmes aussi le filet-fauchoir sur les herbes pour y recueillir quelques insectes. Mais la récolte fut auss

maigre pour les uns que pour les autres. A la rivière, nous ne trouvâmes autre chose que notre muette la plus commune, *Unio compressus*, Lea, et sur la côte, où le foin avait déjà été enlevé, nous ne primes que le *Lygus flavomaculatus*, Prov. qu'on trouve partout, et notre sauterelle le plus commune, *Caloptenus femur-rubrum*, Burm. Nous avons aussi donné quelques coups de filet à St-Prime, dans les herbes près de l'église, et n'avions aussi fait là qu'une pauvre chasse. Comme nous nous sommes particulièrement occupé dès fourmis cette année, nous avons espoir d'en faire une ample récolte de ces endroits reculés, mais vain espoir, nous dépouillâmes trois ou quatre souches que nous reconnûmes avoir été rongées par le camponote géant, *Camponotus herculeanus*, Lin., et ne pûmes rencontrer qu'une pauvre ouvrière isolée de notre fourmi rouge, *Formica sanguinea*, Latr. Notre filet nous rapporta aussi : *Limneria argentea*, Prov., *L. hyalina*, Prov., *Proctotrupes abruptus*, Say, *Bassus humeralis*, Prov., *Phygadeuon ovalis*, Prov., *Halictus constrictus*, Prov. et deux *Pterostichus mutus*, Say, que nous primes sous des copeaux, plus quelques diptères des plus communs. Comme la saison était déjà avancée, et vu la sécheresse prolongée avec les grandes chaleurs qui ont signalé cette année, nous pensions bien trouver les insectes peu abondants, cependant nous ne nous attendions pas à les trouver si rares.

Quant aux plantes, nous n'avons aussi rien rencontré de particulièrement intéressant, et nous les avons aussi trouvées beaucoup moins diversifiées que dans les environs de Québec. Les essences forestières se sont bornées pour nous aux espèces suivantes : le pin blanc, *Pinus strobus*, peu commun aujourd'hui, le pin gris ou des rochers (vulgairement cyprès) *Pinus rupestris*, l'épinette noire, *Picea nigra*, l'épinette blanche, *Picea alba*, la plaine, *Acer rubrum*, le frêne commun, *Fraxinus pubescens*, le bouleau à papier, *Betula papyrifera*, le merisier rouge, *Betula lenta*, le merisier blanc, *Betula excelsa*, le

peuplier-tremble, *Populus tremuloides*, le peuplier baumier, *Populus balsamifera*, l'orme blanc, *Ulmus americana*, le sapin blanc, *Abies balsamea*, le sapin rouge, *Abies Fraseri*, puis le cormier, l'aune, quelques saules et autres petits arbrisseaux communs.

Quant à l'érable à sucre, au bois-barié, au noyer, au chêne, au hêtre, au tilleul, à la pruche, nous n'en avons vu nulle part.

Le Dr Dionne, dans son rapport de l'excursion dans le *Courrier du Canada*, mentionne à plusieurs reprises, la pruche comme étant très commune, tant au lac St-Jean que dans les Laurentides, au delà du lac Edouard. Le Dr a certainement fait erreur en ce point, car la pruche, *Abies Canadensis*, Michaux, le *Hemlock* des anglais, l'arbre qui fournit la précieuse écorce pour le tannage des cuirs, ne se rencontre pas dans toute la région du Saguenay; on ne la trouve même plus à la Baie-St-Paul et dans le reste du comté de Chorlevoix. Le Docteur a sans doute pris l'épinette pour la pruche.

Mais revenons de cette digression en histoire naturelle, à la résidence de M. le curé Girard, où nous trouvons des tables abondamment pourvues, autour desquelles nous nous rangeons sans plus tarder.

M. le curé, avec une délicate attention dont nous lui tenons bon compte, a voulu nous régaler d'un mets du pays qu'il habite, c'est la wananish ou saumon des lacs, *Salmo amethystus*, Mitchill, prise dans la rivière même tout auprès. Ce magnifique saumon, mesurant de 2 à 4 pieds, a la chair légèrement rosée, d'un goût excellent, peu inférieure à celle du saumon commun et beaucoup moins compacte. Aussi les 4 ou 5 pièces étalées sur les tables furent-elles généralement préférées aux viandes et disparurent dans un instant.

Le repas terminé, il fallut de suite songer au retour à Roberval, distance de 16 milles, et il était déjà 6 heures passées. Malheureusement l'organisation se trouva ici un peu en défaut, par suite, nous dit-on, de ce qu'un des organisateurs de

la réception s'était livré trop librement à la joie et avait un peu trop encensé Bacchus. Chargé de pourvoir aux voitures, il avait laissé s'en retourner chez eux ceux qui étaient venu s'offrir, et au moment de partir, il fallut envoyer de tous côtés pour des véhicules nécessaires, si bien que ce n'est qu'après 10 heures que nous arrivâmes au presbytère de Roberval, et quelques autres y arrivèrent encore beaucoup plus tard.

Convies à une soirée chez M. le Maire Donohue, dont la demeure était toute illuminée, la plupart s'y arrêterent de suite ; mais pour nous, nous préférâmes nous acquitter sans délai de notre office, et renouveler aussitôt après la connaissance avec notre lit.

Le lundi matin, dès les 7 h., nous prenons congé de M. le Curé Lizotte et reprenons la route de retour. Nous avons la bonne aubaine d'avoir pour conducteur un brave cultivateur, d'un âge mûr, dont nous avons bien connu la famille à Beauport. Ce brave homme nous donna des détails fort intéressants sur les difficultés qu'ils avaient rencontrées dans leurs établissements, manque des choses nécessaires, absence de marché pour l'écoulement de leurs produits, prix exorbitants des effets chez les marchands etc. etc. Mais, ajoutait le vieillard, avec du courage, du travail, une bonne santé, et par dessus tout la grâce de Dieu pour nous soutenir, nous avons surmonté tous ces obstacles, et aujourd'hui une ère nouvelle va commencer pour nous avec les facilités de communications que nous allons avoir.

— Certainement, vous allez pouvoir vous procurer les marchandises à meilleur marché et écouler plus facilement vos produits ; mais ne craignez-vous pas aussi des misères d'un autre genre, avec cette facilité de communications ?

— Oh ! oui ; nous avons ici plusieurs ivrognes qui sont venus se réfugier dans ces quartiers isolés après avoir bu de beaux biens dans les anciennes paroisses. Maintenant que la boisson va devenir plus commune, plus d'un vont reprendre leurs anciennes habitudes, il faudra une plus grande vigilance

pour retenir la jeunesse dans la sobriété, et le luxe va venir aussi nous imposer ses exigences qui sont si souvent la cause de la ruine des familles. Tous les habits que vous me voyez là, ajouta-t-il, ont été fabriqués à la maison, et si je n'en avais pas agi ainsi, je n'aurais pas aujourd'hui ma propriété qui m'a permis de pourvoir à l'établissement convenable de mes enfants.

—Vous avez agi en bon chrétien, le Bon Dieu vous a béni. Le chemin de fer est certainement d'un immense avantage pour vous; malheur à ceux qui s'en serviront pour leur propre détriment, car, vous le savez, l'homme, dans sa perversité, peut abuser de tout.

—Sans doute, sans doute, fit le vieillard, à chacun de se tenir.

Arrivés à l'endroit où la route des concessions de St-Louis coupe la voie ferrée, les travailleurs qui se trouvaient là nous dirent de laisser la voie publique pour suivre le remblai même du chemin de fer.—Mais lorsque nous rencontrerons les traverses en place que ferons-nous, avec nos voitures?—Lorsque vous rencontrerez les traverses en place vous y trouverez aussi la machine avec les chars pour vous recevoir.

Et de fait, nous pûmes prendre les chars à plus de deux milles au delà de l'endroit où nous les avions laissés le samedi.

Refaisant de jour le trajet fait de nuit en allant, nous pûmes juger du terrain dans toute la longueur de la route. Entre le lac Bonchette et le lac Edouard, distance d'une cinquantaine de milles, c'est presque partout le même niveau, à une élévation de 1500 pieds au dessus du niveau de la mer. La forêt aussi est très peu diversifiée, de l'épinette, du bouleau en certains endroits, et quelques merisiers assez rares. Lacs, rivières et ruisseaux sont en grand nombre, mais généralement à bords peu élevés. Le terrain un peu froid et de qualité médiocre, pourra cependant être exploité pour la culture. La forêt offrira, en général, peu de ressources pour l'exploitation de

ses essences, les arbres de qualité inférieure pouvant à peine fournir du bois de commerce.

Peu après 4 h. nous descendions à la station du lac Edouard, où M. Cressman, qui était revenu avec nous, avait pourvu à nous faire donner un souper princier. Le champagne fut livré sans épargne et à la fin du repas des santés furent portées à M. Beemer, à M. Cressman, à la Compagnie du chemin de fer etc., et nombre de discours anglais et français y répondirent.

Après le souper, on nous propose une promenade sur le lac, au moyen d'un tout petit yacht à vapeur qui traînera deux chaloupes où nous nous logerons. Il va sans dire que la proposition est acceptée avec impressement. Le sifflet se fait entendre, nous nous rangeons sur les bancs, et vogue la galère.

Le lac Edouard mesure à peu près six lieues de long, sur une largeur d'un à deux milles. Il est divisé dans presque toute sa longueur par une grande île, densément boisée. Ses rives, comme toutes celles des lacs à la hauteur des terres, sont peu élevées, mais toutes sinuées de baies profondes plus ou moins larges. La surface du lac est lisse comme un miroir, l'onde cristalline reflète les silhouettes des arbres bordant les rives, l'atmosphère est douce et des plus agréables, l'écho se réveille au moindre bruit produit dans les embarcations, nous vaguons sans secousses et sans fatigue, il n'en faut pas plus pour frapper l'imagination aux moins sensibles aux charmes de la nature, et exciter la verve de nos poètes. Aussi MM. Legendre et Lemay se laissent-ils entraîner à lancer quelques rimes, et les calembourgs reprennent-ils un nouvel essor. Mais il est facile de reconnaître qu'on n'a pas assez ménagé les provisions, que les carquois sont aplatés, et l'on s'amuse autant des coups ratés que des traits qui ont porté juste. Pour faire diversion, MM. Morel, qui possède un superbe organe, Chapais, Levasseur font des soli de chansons canadiennes aux refrains desquelles tous les assistants prennent part avec un entrain admirable.

Cependant nous voguons et voguons toujours ; les ténèbres se sont répandues sur l'onde ; déjà, de notre barque, les rives se confondent avec la sombre verdure des arbres qu'elles portent ; le silence est partout parfait, et nous nous plaisons à faire répéter aux échos les apostrophes que nous leur lançons ; voilà que nous remarquons droit devant nous, à la hauteur de la rive, une lumière à peine perceptible, on dirait une étoile de 8e grandeur perdue dans les broussailles qui bordent partout les rives du lac ; notre conducteur nous dirige droit vers ce point, et bientôt nous reconnaissons qu'il y a là des êtres humains, que la solitude possède ici quelque ermite ; les formidables jappements d'un chien viennent d'ailleurs aussitôt nous annoncer que les résidents ne sont pas là sans quelque défense. Encore quelques verges en avant et nous distinguons un fanal qui s'en vient nous éclairer pour l'abordage. Le sifflet de notre yacht fait taire les aboiements du chien, nous touchons d'énormes cailloux qui servent de quai, et descendons sur la grève, à la faveur de la lumière qu'on tient pour nous éclairer. Nous remarquons tout à côté des esquifs de différents genres, des rames et autres ustensiles propres aux pêcheurs et aux explorateurs. Nous faisons quelques pas sous le branchage, et pénétrons dans la demeure du maître de l'endroit. Le château est une superbe cabane en bois ronds, mesurant environ 15 pieds carrés, sans portique ni véranda, mais orné à l'intérieur de tout autres objets que ceux que l'on rencontre dans les cabanes des pêcheurs ordinaires. Une lampe avec abat-jour orne une table chargée de papiers et d'écritures, des tablettes à côté portent plusieurs volumes, puis près du double lit occupant un coin, des fusils, des haches, des lignes, etc. Mais quelle n'est pas notre surprise de trouver un journaliste, un écrivain dans le maître de céans. M. Farnham, car tel est le nom du propriétaire, connaît le Canada mieux que grand nombre de nos lettrés Canadiens. Depuis trois ans il l'a parcouru en tous sens, depuis les côtes du Labrador jusqu'à la plupart des lacs de l'intérieur. Avec son aide, il se suffit à lui-même pour tous

ses besoins. Américain de naissance, il a passé trois ans en France et parle un français très correct. Il a connu nos ouvrages et nous parla un peu d'histoire naturelle. M. Farnham écrit pour différentes revues et plus particulièrement pour le *Harper's Weekly Magazine*. Enchantés d'avoir fait la connaissance de ce savant ainsi caché dans une solitude, nous reprenons nos embarcations et opérons notre retour au lac Edouard, où nous allons occuper de suite nos places dans notre char-palais.

Lundi matin, vers les 6 h., nous nous joignons à la Rivière-à-Pierre au train régulier de Québec, et à 9 h. nous descendons dans la gare du Palais.

Nous nous joignons de grand cœur à tous nos confrères de la presse pour offrir nos plus sincères remerciements à M. Beemer, à M. Cressman, à tous les messieurs qui ont bien voulu nous préparer une réception si cordiale et si généreuse, particulièrement à MM. les Curés Lizotte et Girard, à MM. les maires Donohue, Maurice et autres. Grâce à leur dévouement et à leurs soins empressés, notre excursion s'est opérée de la manière la plus heureuse. Tous nous remportons le plus agréable souvenir des attentions que nous avons rencontrées partout, qui nous ont permis de nous former une juste idée de l'importance de cette vaste région du Saguenay, qui a devant elle un si brillant avenir.

Si, avec des difficultés et des obstacles comme en ont rencontrés les colons déjà fixés là, on a pu y grouper une population si considérable, que sera-ce dans dix ans d'ici, à présent que la voie ferrée va les mettre à 10 ou 12 heures de marche de Québec ? à présent qu'ils peuvent se procurer les choses nécessaires à des prix raisonnables et trouver un marché pour leurs produits ?

Nous avons omis de dire, en parlant de St-Prime, qu'il y avait déjà une beurrerie d'installée là ; nous avons entendu quelqu'un critiquer cette mesure, disant qu'il fallait avant tout

défricher et opérer sur le sol. Nous tenons une opinion toute contraire. La mauvaise culture a causé la ruine d'un grand nombre de cultivateurs dans nos anciennes paroisses. On semblait croire qu'il n'y avait que les céréales pour apporter l'aïssance à l'homme des champs ; il fallait produire du blé et de l'avoine, de l'avoine et du blé. On commence à comprendre aujourd'hui que cette routine était vicieuse et tout-à-fait ruineuse. Cultivant mal, par ce qu'on en cultivait trop grand, on n'obtenait que des résultats désastreux. Grâce aux fromageries et aux beurrieres qu'on établit aujourd'hui, on va comprendre la nécessité de changer le système. On reconnaît que la vente du lait et l'élevage des animaux rémunèrent davantage que la culture des céréales, et on va y donner une plus grande attention. Avec de nombreux animaux, il faut les bien entretenir pour en retirer du profit ; on produira donc de bons pacages et beaucoup de foin. Avec de nombreux animaux, on a beaucoup d'engrais, et avec les engrais on a de bonnes récoltes en tout genre. Tel est le changement en voie de s'opérer presque partout aujourd'hui.

D'ailleurs au Saguenay même, dans cet endroit encore nouveau, il ne manque pas de terres déjà ruinées par une mauvaise culture. Semant grain sur grain, on a laissé envahir le sol par les mauvaises herbes. En maints endroits nous avons vu le blé tout gâté par le sarrasin vert dont la terre était infestée, les moulins n'ayant pas de bons cribles, on n'obtenait qu'une mauvaise farine et par suite un pain fort médiocre. Cultivant moins grand, on cultivera mieux, ayant de nombreux animaux on aura beaucoup d'engrais ; et avec les engrais on obtiendra de meilleurs rendements. Les facilités de communication permettant de se procurer de bons cribles, on ne semera que du grain pur, et on adoptera ainsi un système rationnel et tout-à-fait rémunérateur. La théorie et la pratique sont là pour donner la confirmation à ce système et convaincre de son efficacité, par les résultats obtenus, même les plus incrédules et les plus récalcitrants.

BIBLIOGRAPHIE.

Cinquième Rapport de la Société d'Industrie laitière de la Province de Québec.—in 8 de 200 pages.

Voici, suivant nous, un des livres des plus utiles en rapport avec l'agriculture, qui aient été publiés en cette province. Tous les cultivateurs devraient avoir ce livre sur leur table, pour le lire, le relire et le méditer. Ce n'est plus là de cette agriculture théorique, qu'on a peine à comprendre souvent, et dont les propagateurs ne voudraient pas garantir le succès ; mais c'est avant tout de l'agriculture pratique ; vous suivez le détail des opérations, comme si vous le voyiez faire sous vos yeux. Bien plus, on résout les objections que vous auriez à faire à tel ou tel procédé, et l'on vous fait toucher du doigt la cause de vos insuccès si vous n'avez pu réussir dans des essais que vous auriez tentés. Lisez la conférence de M. Casavant sur le drainage, celle de M. J. C. Chapais, sur un plan de culture, celle de M. l'abbé Chartier sur l'ensilage, les divers procédés de fabrication de beurre et de fromage etc., vous trouverez là les remèdes les plus efficaces pour faire sortir notre agriculture de la routine pernicieuse qui la ruine, et des raisons convainquantes pour entreprendre les réformes reconnues nécessaires. Les fromageries, les beurreries, et comme corollaire l'ensilage, voilà ce qui avant tout régénérera notre agriculture en l'engageant dans une voie nouvelle plus rationnelle et plus rémunérative.
